

UNE LITTÉRATURE FRANCOPHONE EN QUÊTE DE LÉGITIMITÉ : LE CAS DE LA LITTÉRATURE DITE « DE LA BANLIEUE »

Mohammed Abdelatif Benamar

Université Abdelhamid Ibn-Badis de Mostaganem
Faculté des Lettres et des Arts, Département de français, Mostaganem 27000, Algérie
abdelatif.benamarmohamed@univ-mosta.dz

A francophone literature in search of legitimacy: the case of “banlieue literature”

Abstract: This article is intended to be a critical reflection on a rather particular literary expression, known as “banlieue literature”. In spite of its emerging in France, this literature struggles to find a place in the French literary landscape. In this contribution, the intention is to explain why these so-called “banlieue” writings remain marginal. Why these literatures, although produced in France and by French authors, still remain catalogued on the basis of an ethnic or spatial logic and still do not manage to enjoy appreciable literary visibility in French society will be determined. The purpose is to show that the stereotypes and language deployed in this literature are partly responsible for its banishment from society. It will also be the intention to show the negative impact of stereotypes on this writing (discrimination, unemployment, delinquency, drugs), which the work is summoned to take up in the form of themes, giving the feeling of reading documentary novels. In addition to this, the paper will focus on the specific character of the language used by these authors, marked by a kind of “ghetto talk” whose essential function would be to counter a certain French linguistic centralism. The end of the paper opens up the idea of a world literature whose objective would be to make possible for these authors the transition from an identity assigned to a space to a borderless world identity.

Keywords: francophone literature; banlieue literature; stereotypes; decentred language; world literature

Résumé : Cet article se veut une réflexion critique sur une expression littéraire assez particulière, connue sous le nom de « littérature de la banlieue ». Bien qu'émergeant en France, cette littérature peine à se frayer une place au sein du paysage littéraire français. Dans cette contribution, nous tenterons justement d'expliquer pourquoi ces écritures dites « de la banlieue » demeurent marginales. Nous nous poserons la question de savoir pourquoi ces littératures, pourtant produites en France et par des auteurs français, demeurent encore

cataloguées à partir d'une logique ethnique ou spatiale et n'arrivent toujours pas à jouir d'une visibilité littéraire appréciable dans la société française. Il s'agira de montrer que le stéréotype et la langue déployés dans cette littérature se trouvent, en partie, à l'origine de sa mise au ban de la société. Nous nous efforcerons, dans un premier temps, de montrer l'impact négatif des stéréotypes sur cette écriture (discrimination, chômage, délinquance, drogue), que l'œuvre est sommée de reprendre sous forme de thématiques, donnant le sentiment de lire des romans-documentaires. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons au caractère spécifique de la langue utilisée par ces auteurs, marquée par une sorte de « parlure des cités » dont la fonction essentielle serait de contrer un certain centralisme linguistique français. La fin de l'article s'ouvrira sur l'idée d'une littérature-monde dont l'objectif serait de rendre possible pour ces auteurs le passage d'une identité assignée à un espace à une identité-monde sans frontières.

Mots-clés : littérature francophone ; littérature de la banlieue ; stéréotype ; littérature monde

1. Introduction

Le monde de la recherche et de la critique littéraire s'intéresse encore aux questions liées aux paradigmes des « littératures francophones », et il y a bien une raison à cela, dans la mesure où l'on n'arrive toujours pas à donner une explication consensuelle de ce qu'est « une littérature francophone », surtout lorsque cette dernière se met au pluriel. À ce sujet, Jean Louis Joubert distingue « littérature francophone », qui, selon lui, est l'ensemble des textes littéraires écrits en français, et « littératures francophones », qui sont les différents domaines littéraires de langue française développés hors des limites strictes de l'Hexagone (Joubert 1992 : 19). Mais là encore, l'ambiguïté persiste puisque l'on ne saisit pas encore la légitimité de telles dénominations. En quoi ces littératures produites hors de la France seraient francophones et non pas françaises ? Pouvons-nous considérer toutes les littératures de langue française produites en France comme des littératures françaises ?

Pour Romuald Fonkoua, la différence entre « littérature francophone » et « littérature française » réside dans le fait que la première soit produite en dehors de la France et la seconde au sein même des frontières de celle-ci (Romuald Fonkoua, entretien réalisé à la Faculté des Lettres de Sorbonne Université le 9 mai 2019).

La littérature française, paradoxalement, n'est pas incluse dans « les littératures francophones », même si, ces dernières années, des chercheurs militent pour que ces deux paradigmes s'intègrent mutuellement, en dépit de leur divergence géographique, contextuelle et idéologique. Mais si les « littératures francophones » concernent uniquement des productions émergeant hors de la métropole française, pourquoi existe-t-il alors en France des littératures « *mal nommées* » (Álvares 2015) – comme c'est le cas pour la littérature dite « beure » ou la littérature dite « de la banlieue » –, qui peinent à être considérées comme des littératures françaises ? Cette réalité remet en cause tout le paradigme des littératures francophones et de leur supposé rapport à une géographie bien délimitée.

Alec Hargreaves soutient que la littérature de la banlieue est « multi-ethnique » et implique de surcroît des auteurs d'origines diverses qui vivent ensemble en périphérie (Hargreaves 2014).

La diversité, dans ces littératures, est donc de mise et nous constaterons que, dans cet espace d'écriture qu'est la banlieue, figurent des écrivains français dont les origines émanent d'horizons divers : « Aujourd'hui, nous sommes en présence d'une culture de plus en plus transnationale qui inclut des origines différentes, plus vastes, comprenant aussi l'Europe de l'est, l'Afrique subsaharienne et l'Asie » (Cello 2011 : 2). Ainsi, nous demandons-nous pour quelle raison des auteurs comme Azouz Begag, Faïza Guène, Rachid Djaidani, Karim Amellel, Didier Mandin ou Thomté Ryam, et la liste est bien longue encore, qui sont tous de nationalité française et ont le français comme langue d'écriture, ont encore du mal à gagner le rang des littératures nationales. Pourquoi la littérature qu'ils produisent, bien qu'elle émerge en France, est-elle sans cesse reléguée dans les bans de la société ?

L'objectif de cet article est de poser un regard critique sur ces différentes catégorisations qui circulent dans le milieu de la recherche, mais aussi dans les médias qui seraient, à notre sens, autant responsables de ces désignations (littérature beure, littérature de la périphérie, littérature de la banlieue) que des stéréotypes qui en découlent. Pourquoi ces littératures sont-elles donc cataloguées selon une logique ethnique ou spatiale ?

Les écrivains en question refusent ces catégorisations et revendiquent davantage de reconnaissance. Dans quelle mesure cette reconnaissance serait-elle envisageable ?

Il est clair que les thématiques qu'abordent les auteurs dits de la banlieue ont un rôle déterminant dans la réception des œuvres en question. Des thèmes tels que la discrimination, le chômage, la violence ou la délinquance conditionnent l'horizon d'attente (Jauss 1978). Mais là encore, la part du stéréotype revêt un caractère particulier dans ces écrits, en ce sens que les thèmes développés dans ces écritures sont, dès le départ, biaisés par la fiction et, par conséquent, ne peuvent être reçus comme une vérité absolue. À partir de là, en nous basant sur les travaux concernant cette question et en analysant quelques fragments de textes issus de la littérature de la banlieue, principalement des extraits de deux de ses romans phares, à savoir *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène et *Ali le magnifique* de Paul Smail, nous essaierons de montrer et comprendre, d'une part, le fonctionnement des stéréotypes qui envahissent ces territoires dits « difficiles » et qui enferment ces écritures dans des réalités souvent erronées, et, d'autre part, le rôle de la langue littéraire que s'inventent ces écrivains de la banlieue. Nous tenterons donc de montrer, à travers une approche à la fois « socio-littéraire » et linguistique, comment ces deux éléments donnent lieu à une écriture « marginale », servant d'arguments tangibles aux institutions littéraires françaises pour mettre ces littératures sur la touche. Mais avant d'amorcer cette étude, il nous semble nécessaire de situer cette littérature dans son contexte d'émergence en donnant un bref aperçu historique de ce qu'est la littérature de la banlieue et de ce qui est advenu de la littérature « beure » qui l'a précédée.

2. Après le phénomène beur, la littérature de la banlieue

Après « le quart d'heure de gloire » qu'a connu la littérature dite « beure » dans les années quatre-vingt, notamment avec *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef, *Georgette* de Farida Belghoul, *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag ou *Le sourire de Brahim* de Nacer Ketten, on se trouve à présent en face d'une nouvelle vague d'écrivains catalogués par les médias et même par les chercheurs sous le nom d'« écrivains de banlieue ». Mais qui sont-ils réellement ?

Les émeutes qui ont éclaté en 2005 dans les banlieues françaises ont rendu visible une panoplie d'écrivains français que les médias et la critique considèrent comme des « auteurs de banlieue » :

Les violentes émeutes urbaines de banlieue, qui ont caractérisé la France et en particulier les quartiers « sensibles » pendant l'automne de 2005, ont inconsciemment eu le mérite de faire apparaître sur la scène littéraire une nouvelle vague, ou plus précisément une nouvelle génération d'écrivains. Sous le titre de littérature de « banlieue » on a désigné la production narrative, qui est aussi indiquée sous différentes autres formules comme par exemple « littérature urbaine » ou « littérature des cités », des écrivains qui nous offrent un objet de recherche et de critique tout à fait nouveau, parce que leurs textes abordent d'une nouvelle manière, plus réaliste, le thème de la banlieue (Cello 2011 : 1).

Bien que la plupart des chercheurs s'accordent à dire que la littérature de banlieue est apparue suite aux émeutes de 2005 (Hargreaves 2014 ; Cello 2011), il n'en demeure pas moins vrai que la banlieue était déjà présente chez ces écrivains de la deuxième génération, « les beurs » en l'occurrence. Il a toujours été question pour ces derniers de narrer au moyen d'un « bildungsroman » leur vécu dans des bidonvilles situés dans les zones périurbaines, comme c'est le cas du roman d'Azouz Begag *Le Gone du chaâba*, qui narre l'enfance d'un petit enfant né de parents immigrés et vivant aux confins de la ville de Lyon.

En revanche, la déclaration d'Alec Hargreaves, citée plus haut, montre d'emblée l'effacement de la littérature dite « beure » au profit d'une littérature plus diversifiée, impliquant plusieurs ethnies œuvrant dans un même espace d'écriture. Mais cet effacement n'est en aucun cas synonyme de la mort de cette écriture, puisqu'elle se trouve, à présent, incorporée dans l'espace de la banlieue aux côtés d'écrivains, répétons-le, d'origine africaine, d'outre-mer, d'Europe de l'est ou même française. L'écrivain beur, qui s'intéressait autrefois aux problèmes du dédoublement culturel et identitaire (« (l)a thématique la plus importante et la plus commune est la recherche de l'identité » (Cello 2011)) et qui jouait le rôle du trait d'union entre la génération immigrée (ses parents) et la société française, n'est plus le seul à produire des romans. L'étiquette « beure » tombe ainsi en désuétude, puisque de nouvelles générations, de nationalité française et de parents nés en France, ont vu le jour, loin des questions liées au pays d'origine des parents et loin aussi de toutes ces problématiques liées à l'égalité tant revendiquées par les « beurs » de la deuxième génération.

La littérature dite « beure » serait, par ailleurs, devenue obsolète, selon nous, à partir de l'émergence d'une fausse littérature beure en 2001, initiée par le pseudo-beur Paul Smail, dont le vrai nom est Daniel Théron (voir à ce sujet Benamar

2017), même si certains chercheurs dans le domaine attestent que la fin du roman beur au profit d'un roman de la banlieue a été signée avec la parution de *Boumkoeur* de Rachid Djaïdani : « Ce texte a eu le mérite de faire entrer la cité dans le roman ; pour la première fois elle devient la véritable protagoniste » (Cello 2011 : 9). La cité se retrouve donc au cœur même des préoccupations de cette littérature, à tel point que cette dernière devient prisonnière de ce lieu, qui est aussi le carrefour de tous les clichés qui constituent, à notre sens, le premier obstacle à son émancipation et à celle de ses auteurs respectifs. La banlieue est perçue en termes de dangerosité, de délinquance, de violence, de ghetto ou de lieux en proie à l'islamisme radical : « un certain nombre de clichés sont sans cesse mobilisés pour les décrire : on peut citer notamment, parmi les plus stigmatisants, les stéréotypes de la violence, de la drogue, du ghetto, et du danger de l'islamisme » (Derville 1997 : 107). Dans son article « La construction du «problème des banlieues» entre ségrégation et stigmatisation », publié en 2009, Cyprien Avenel avance que « (l)a question des «banlieues» renvoie à des mécanismes de ségrégation et à des logiques de stigmatisation » (Avenel 2009 : 36). Il note dans le même article :

L'apparition d'une violence médiatisée, les réponses des pouvoirs publics sous la forme de dispositifs d'urgence (les opérations « anti-été chaud »), l'installation progressive de l'extrême droite dans les quartiers (Dreux en 1983), le développement de graves incidents, avec mort d'homme, avec déjà des connotations liées à la discrimination raciale, puis ce qu'on a appelé la marche des « beurs » pour l'égalité, viendront donner forme au « problème des banlieues ». Par la suite, cette question ne quittera plus le débat public et ne fera que condenser la plupart des malaises de la société : chômage, délinquance, émeutes, économie parallèle, échec scolaire, immigration, exclusion, ghetto, etc. (Avenel 2009 : 37).

3. Une littérature confinée à un espace

Une analyse, qui a attiré particulièrement notre attention, s'est penchée sur l'utilisation de la préposition « de » dans l'expression « littérature de la banlieue ». Elle propose une lecture syntaxique et voit dans « de » une « incorporation » (à la différence de « à » qui indiquerait l'« attribution »). Ceci est très éclairant dans notre cas : il y aurait une sorte d'incorporation des jeunes à leur territoire, ce qui semble être ressenti par ces mêmes jeunes quand ils pointent par exemple les discriminations (emploi, sorties, etc.) dont ils sont victimes (Longhi 2012 : 7). L'incident qui s'est produit en 2018 dans un lycée de la Somme, quand des élèves ont refusé de lire le roman de l'écrivain franco-algérien Akli Tadjer intitulé *Le Porteur de cartable*, pour la simple raison que l'auteur n'est pas Français, montre bien que ces écrits censés ne pas quitter un espace bien délimité ne sont pas les bienvenus. Selon Akli Tadjer, invité par le professeur à venir rencontrer ces élèves, sa fonction, en tant qu'écrivain, est d'aller vers les autres et de leur expliquer que son rôle est d'écrire pour contrer les clichés et montrer surtout que des personnes qui s'appellent Messaoud, Mohamed ou Mamadou, dont certains Français refusent de prononcer le nom aujourd'hui, se sont autrefois sacrifiés sur ces mêmes champs de betteraves et de patates pour la France (Akli Tadjer in www.francebleu.fr 2018). Ainsi, c'est par l'écriture que ces écrivains

tendent au dépassement de cet enfermement, né en partie d'une représentation souvent erronée de cet espace.

D'autre part, en inscrivant leur écriture dans ce paradigme de la littérature des « cités », ces écrivains n'ont guère d'autre choix que de tenter de rapporter une réalité socioculturelle par le biais de la fiction :

Décider d'ancrer un roman dans le contexte des banlieues sensibles implique certainement de donner à voir une représentation de cette forme d'urbanisme, mais cela relève aussi d'une volonté plus ample, celle de décrire l'histoire d'un personnage en rapport avec son territoire et sa société à un moment précis (Cello 2017).

Les écrivains transposent donc cette vision acerbe qu'ils ont de la banlieue et donnent le sentiment de vivre un véritable enfermement, physique tout d'abord : « parmi les lieux sombres, internes, clos qui sont narrés, nous trouvons les caves et les prisons. Les premières reviennent constamment dans les romans. Il suffirait de citer le texte précurseur de Rachid Djaïdani, *Boumkoeur* (1999), dont le titre renvoie à la cave où se déroule l'action. Ces endroits en dessous des tours constituent les décors les plus funestes et tragiques des narrations » (Cello 2017), puis psychique : « La cité est aussi vécue comme lieu clos, telle une prison : "les cités je vois pas la différence avec des prisons en plein air" » (Amellal 2006 : 109 in Cello 2017).

Serena Cello ira jusqu'à parler d'une société dystopique, représentée par la fiction de banlieue, où la société dominante écrase l'individu en question (le jeune de banlieue), l'empêchant de gravir les échelons de la société et d'atteindre le bonheur (Cello 2017). L'écrivain Azouz Begag évoque pour sa part un « plafond de verre » : « on parle souvent et on a parlé il y a une quinzaine d'années de ce fameux plafond de verre. C'est-à-dire que pour les minorités ethniques, il arrive un moment où vous montez l'échelle mais tout d'un coup vous trouvez au-dessus de vos têtes qu'on peut plus aller plus loin » (Begag 2019 in www.boomedia.fr).

Nous constatons, par ailleurs, que les deux auteurs (Amellal et Begag) parlent de sentiments et de sensations, l'un mentionnant un sentiment d'enfermement, et l'autre une ascension souvent perçue comme limitée par « un plafond de verre imaginaire », ce qui nous pousse à nous demander quelle est la part du cliché dans tout cela. Ces barrières sont-elles réelles ou bien au contraire imaginaires ? Certains chercheurs affirment que la banlieue est un espace où les habitants n'auraient pas les mêmes droits de citoyenneté que ceux vivant ailleurs (Cello 2017).

4. Littératures de banlieue et stéréotypes

Il semble que le stéréotype soit le premier facteur à être incriminé dans la circulation d'images stigmatisantes de la banlieue et de ses habitants et ce sont les médias qui en sont apparemment responsables. Ces derniers enfermeraient la banlieue dans une sorte de « représentation de l'espace » qui ne manquera pas d'être renvoyée aux acteurs eux-mêmes (les jeunes de banlieue). Conscient de ce fait, le personnage de Smail ne manque pas de souligner qu'il existe une sorte de jeu entre les médias et le lieu commun de la banlieue, entre la réalité du banlieusard et le stéréotype dans lequel il reste enfermé :

On nous exhibe tous les soirs ou presque, nous et nos semblables d'une autre banlieue, massés derrière les grillages du terrain de basket, toujours massés derrière les grillages du terrain de basket comme des singes au zoo, les grimaces, les crachats, les doigts "fuckyou" et comment on les traite ces connards derrière la caméra, tous les soirs ou presque, au Journal télévisé. Tous les soirs, putain, comment on les traite (Smail 2001 : 56).

Claire Marin, écrivaine et enseignante de philosophie, déclare que « le jeune de banlieue n'existe pas et quelqu'un qui vit en banlieue peut réussir » (Marin *in* Brut. 2018). Et elle ajoute :

On a cette image du jeune de banlieue comme s'il y avait une image uniforme. Je ne dis pas que la réussite est automatique en banlieue, je ne suis pas dans une idéalisation de ce qui se passe à l'école en banlieue, mais je voulais dire qu'il y avait aussi des réussites, qu'il y avait aussi de belles histoires même si parfois elles sont lourdes aussi, elles se combinent parfois avec des vies très difficiles. [...] Je crois que ce qui peut être partagé par un certain nombre d'entre eux c'est peut-être pas un sentiment de revanche mais la volonté de faire ses preuves et le désir qu'on leur offre un cadre pour qu'ils puissent montrer ce dont ils sont capables, parce qu'on a souvent présupposé qu'ils n'étaient pas capables de grand-chose (Marin *in* Brut. 2018).

La littérature en question tend aussi à déconstruire ces clichés en exprimant le désir d'avoir un cadre favorable à la réussite, à commencer par la reconnaissance du talent de tous ces écrivains sans cesse relégués à la marge par les médias qui les considèrent comme de simples rapporteurs ou témoins de ce qui se passe en banlieue. Leur littérature est sans cesse réduite à un documentaire sur les événements de la banlieue. D'ailleurs, l'écrivain Daniel Théron le souligne bel et bien dans son roman : « [...] il ne manque pas d'accuser directement les médias d'être à l'origine de certains stéréotypes, mais aussi de se servir de la "doxa" pour nourrir les attentes du lecteur » (Benamar 2017 : 85). Des écrivains tels que Faïza Guène ou Karim Amellal le signalent également. Ainsi Faïza Guène confie au magazine *Le Point* : « Les journalistes me demandaient mon avis sur le port du voile, l'immigration, les émeutes en banlieue... On me parlait de tout sauf de mon livre. J'étais considérée comme un écrivain de banlieue et pas comme un écrivain tout court » (Guène *in* www.lepoint.fr 2012). L'écrivain Karim Amellal pose la question, lors d'une conférence, de savoir pourquoi des livres comme ceux de Faïza Guène et de nombreux autres écrivains de la banlieue trouvent des échos salutaires à l'international mais pas en France : « En France, c'est vrai que tout ça patine un peu, lorsque Faïza, Mohamed Razane ou d'autres, on est invité sur des plateaux, on est invité dans des conférences, on nous fait parler de diversité, on nous fait parler de discrimination, mais on nous fait très très peu parler de littérature » (Karim Amellal *in* Fondapol 2010). Cela montre l'impact même des discours médiatiques sur la réception des œuvres produites en banlieue. L'horizon d'attente va dans le sens du cliché et le lecteur, tout comme le journaliste, ne s'intéressera aux œuvres en question que lorsqu'il s'agira de parler des problématiques inhérentes à l'espace de la banlieue. Autrement dit, un roman de la banlieue à l'eau de rose ne serait pas pris au sérieux, il n'intéressera personne, car ça ne fait pas cliché. Force est de constater que toute cette littérature repose sur un jeu sur les stéréotypes et un horizon d'attente bien délimité. Il ne s'agira nullement de dire que tout va bien en banlieue, mais de dire tout

simplement que tout ne va pas forcément mal en banlieue et l'un des objectifs de la littérature de la banlieue est justement de contrer ces clichés et ces stéréotypes. Serena Cello souligne, d'ailleurs, dans son article, la présence d'exemples de réussite scolaire ou sportive dans certains romans qui vont à l'encontre des images stéréotypées qu'on se fait du jeune de banlieue délinquant, violent ou paresseux (Cello 2017).

Ceci dit, au-delà de tous ces lieux communs qui tracent finalement des frontières invisibles au sein d'une même société et font que la littérature de la banlieue demeure assignée et enfermée à l'intérieur de cet espace, le facteur linguistique servirait, lui aussi, d'argument de taille à la marginalisation de ces écrits.

5. D'une langue subversive à une écriture décentrée

L'hybridité linguistique se retrouvait déjà dans la littérature beure et elle est toujours de mise dans la littérature de la banlieue. Elle est à la fois la preuve d'une diversité ethnique et l'argument incontestable d'une société en pleine mutation. Par son caractère subversif, ce métissage linguistique met en contact, dans la plupart des cas, plusieurs langues dans un même énoncé : « Ou j'empoignais un micro imaginaire et je devenais Cheb Sid Ali, le prince du raï. Et j'entonnais devant mon public en délire Didi : Ana b'har âliya ou entia ela ... Tant pis pour moi mais pas pour toi » (Smail 2001 : 31), ce qui constitue certainement un obstacle majeur quant à la centralisation de ces littératures, en ce sens qu'il va à l'encontre d'« un imaginaire linguistique prescriptif » (Houdebine 2016). Pour la linguiste Anne-Marie Houdebine : « la France est qualifiée de jacobine, ce qui souligne son centralisme politique et linguistique » (Houdebine 2016 : 35). En effet, en créant l'Académie française, l'État se donne pour but de garantir une langue française pure et de qualité : « [...] Originalité ou spécificité française confortée et même amplifiée par la création, en 1635, de l'institution ayant pour mission de gérer la langue, en la rendant "pure éloquente et capable de traiter les arts et les sciences : l'Académie française" » (Houdebine 2016 : 37). Cet « imaginaire linguistique prescriptif », qui se traduit par « une idéalisation monolingue du pays et de sa langue, le français », donne « l'image d'une langue, la même pour tous, ignorant la diversité des parlers, la variété des usages de cette langue et, de ce fait, dépossédant ses sujets parlants de leur créativité linguistique » (Houdebine 2016 : 38). La diversité se trouve d'emblée bannie, ainsi que toute forme d'hybridité qui en émane. Le caractère exclusif de la langue française constituerait, à notre sens, un barrage certain à la diversité culturelle et linguistique, ce qui pousserait les jeunes à adopter un certain code linguistique hermétique et communautaire, un langage repris largement dans les écrits des auteurs de la banlieue. Ce « parler des cités », qui ne cesse de s'accroître dans la société française et a un impact très surprenant sur la langue française, vient-il en réponse à un centralisme politico-linguistique exclusif ? En effet, la littérature de la banlieue se particularise, au même titre que son ancêtre la littérature beure, par un code intéressant à explorer, constitué de beaucoup d'emprunts. Ainsi, retrouvons-nous essentiellement des mots venus de l'anglais, de la langue arabe et du manouche (Boyer 1997 : 35) : « Par exemple, cela m'amusait beaucoup de reconnaître, sous leur

djellaba, les grosses femmes que j'ai vues au hammam la veille » (Guène 2006 : 43). Les deux lexèmes « djellaba » et « hammam », empruntés à la langue arabe, ont ici pour fonction d'insérer des références culturelles propres au Maghreb, mais là encore, la langue utilisée reste accessible même au lectorat non arabophone, puisque les deux vocables ont intégré le dictionnaire de la langue française. Cela devient plus compliqué quand on rencontre certains néologismes formés avec des suffixes en « -os » tels que « nullos » ou « matos » (Boyer 1997 : 35), ou en « -ave » tels que « pourrave – très mauvais », « chourave – voleur » ou « poucave – personne indigne de confiance », qui montrent une certaine influence tzigane¹, ce qui donne à lire une langue riche et assez métissée : « Elle nous a expliqué qu'on venait de lui chourave son Opel Vectra [...] » (Guène 2006 : 143).

Le style familier ou la langue argotique inonde de façon spectaculaire la langue littéraire dont l'objectif est de codifier, répétons-le, la réception de l'œuvre : « Ils ont fini par l'écrire dans les journaux : un sourire d'ange, la beauté du diable – ce genre de daube » (Smail 2001 : 17).

La linguiste Henriette Walter s'exprime, lors d'un entretien publié dans l'ouvrage *Le monde en français*, au sujet du langage des banlieues :

L'argot a une fonction cryptique : il sert à rester entre soi, à se cacher – de la police, du roi, du tyran, selon les époques. Et puis il a une fonction identitaire. Il sert à se faire reconnaître de l'autre, à montrer qu'on est du même bord. C'est une façon de dire : « On a un langage à nous et on ne vous le donnera pas » (Walter *in* Abrioux ; Chretien ; Fayaud 2011 : 320).

Tout cela vaut donc dans une écriture littéraire à la fois comme stratégie d'hermétisation et de codification – « on exprime la volonté de ne pas se faire comprendre » (Williams *in* <https://www.elle.fr/Societe/Les-enquetes/Savez-vous-parler-banlieue-191765>), d'autant plus que le verlan se verrait remplacer par « le Veul », le verlan du verlan (louche – chelou – leuch), un procédé qui tend à codifier davantage la langue, preuve d'une perpétuelle évolution de ce code. Si l'on observe le passage suivant : « Je n'avais pas à me cacher, à baisser la visière de ma squette Nike – tiens ! je devrais bien leur demander un peu de tune, à Nike, pour la pub que je leur ai faite avec ma squette » (Smail 2001 : 17), l'on constate toute de suite la volonté du personnage de crypter son discours en utilisant le vocable « squette », une troncation du mot « casquette ». D'ailleurs, la première phrase du passage « je n'avais pas à me cacher », pourrait vouloir dire « pas besoin de me cacher, puisqu'on ne me comprend pas ». Une autre citation de Paul Smail illustre parfaitement le recours exagéré au verlan : « Une téci en neuf-trois, ajoute l'autre guignol, initié au verlan » (Smail 2001 : 20). Ou encore : « Je découvrais que je pouvais easy me faire passer pour un autre. Oim en vieux. Oui oim en mieux » (Smail 2001 : 29).

Les dictionnaires prétendant ainsi répertorier ce lexique spécifique doivent aller de pair avec ces changements – et une certaine créativité linguistique devenue tendance hors des « frontières » des banlieues, mettant en échec le caractère centraliste français.

¹ Voir la définition et l'étymologie du mot « poucave » via le lien : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/poucave>.

En revanche, même si tous les éléments textuels montrent la richesse et l'apport bénéfique de ce « nouveau français », certains chercheurs affirment que cette langue littéraire périurbaine présente un décalage et un écart, répétons-le, par rapport à un imaginaire culturel et linguistique normé, ce qui n'aide pas vraiment ces littératures à bénéficier de plus de reconnaissance nationale :

Un discours « décentré » a pour support tout Texte qui, par rapport à une Langue commune et une Culture centripète, maintient des décalages idéologiques et linguistiques. Il s'agit de Textes qui sont produits à l'intérieur d'une Culture par des écrivains partiellement exogènes à celle-ci, et dont le débord (à la fois celui du Texte et celui de l'Écrivain) exerce une torsion sur la forme et la valeur canoniques du message (Laronde 1995 : 35).

Bien que cette assertion de Michel Laronde soit antérieure à l'émergence de la littérature de la banlieue, il n'en demeure pas moins vrai, comme on peut le constater à travers les citations ci-dessus, que cette littérature reprend remarquablement ces décalages idéologiques et linguistiques. Autrement dit, la nouvelle langue littéraire que s'inventent ces jeunes auteurs de la banlieue, accusée d'être en inadéquation idéologique et culturelle par rapport à la société dominante, devient, à son tour, stigmatisée et la reconnaissance de leur littérature tributaire d'un conformisme répandant à un idéal linguistique et idéologique substantiel.

Toutefois, les auteurs en question expriment tous le besoin et la nécessité de se libérer, eux et leurs littératures, du poids de la marginalité, qui les empêche d'accéder à la reconnaissance voulue. L'idée d'une littérature-monde en français serait-elle une solution à l'« invisibilité nationale » (Reeks 2012) de ces écrits ?

6. L'écriture de la banlieue, une écriture-monde ?

Nous devons nous poser la même question que Karim Amellal lorsqu'il se demandait pourquoi des écrivains tels qu'Azouz Begag, Faïza Guène, Mohamed Razane et lui-même bénéficiaient de plus de reconnaissance à l'international que dans leur pays qu'est la France (Amellal 2010), et repenser le rapport de ces littératures au monde francophone, d'abord, et au monde tout court ensuite.

C'est précisément pour cette raison que, deux ans après l'éclatement des émeutes de 2005, paraît le manifeste *Pour une littérature monde en français*, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Roueau, qui implique 44 écrivains français et postule la fin de la « tyrannie » francophone :

Soyons clairs : l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie. Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte. [...] Le centre relégué au milieu d'autres centres, c'est à la formation d'une constellation que nous assistons, où la langue libérée de son pacte exclusif avec la nation, libre désormais de tout pouvoir autre que ceux de la poésie et de l'imaginaire, n'aura pour frontières que celles de l'esprit (*Le Monde* 2007).

Nous remarquerons que parmi les signataires de ce manifeste ne figure aucun écrivain de la banlieue – raison pour laquelle, en 2010, est publié chez Gallimard un deuxième

ouvrage collectif sous le titre « Je est un autre : pour une identité monde », auquel contribuent des écrivains beurs tels qu'Azouz Begag, Leïla Sebbar ou Ahmed Kalouaz.

Le paradigme « Littérature et Identité mondes » permettra à la littérature de la banlieue de se libérer de l'emprise de l'espace restreint des cités. Il n'y a plus de frontières pour ces écrivains qui disent le monde. Selon les signataires du manifeste, c'est la francophonie, dans sa dimension idéologique et réductrice, qui serait à l'origine de la marginalisation de ces écrivains et de leurs écrits respectifs, en ce sens que l'étiquette francophone englobe tous ces espaces qui ont en commun la langue française acquise dans une perspective coloniale ou postcoloniale. Nous sommes donc dans un rapport de dominant/dominé impliquant la France et ses anciennes colonies. La littérature monde serait alors l'appellation propice et adéquate pour pallier ces catégorisations discriminatoires au nom d'une supériorité hégémonique historique et conflictuelle. Les écrivains français doivent, au risque d'une aliénation, prendre leurs distances du politique et s'ouvrir davantage sur ce qui les rend plus créatifs, c'est-à-dire la diversité de la nation française. Des romans comme ceux d'Azouz Begag ou de Faïza Guène, traduits dans plusieurs langues et plusieurs pays, offrent une meilleure visibilité de la société française que toute autre littérature nationale, alors que ces mêmes écrits demeurent invisibles et confinés à un espace dans la société où ils sont produits. Observons la déclaration suivante :

En 2004, *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène fit beaucoup de vagues en France, mais aussi dans le monde, puisque ce premier roman a été traduit en une douzaine de langues. La presse anglo-saxonne a comparé Guène à Zadie Smith ou à Monica Ali et a souligné ses nombreuses références à la culture américaine. Mais là où cette presse situe Guène dans un contexte et des référents littéraires et culturels, la presse française fait d'elle plus souvent un sujet des pages « société » qu'un écrivain mentionné dans les pages « culture » ou « littérature » (Reeck 2012 : 126).

Ce passage témoigne bien des écarts de statuts dont les écrivains issus de la banlieue font l'objet. Il en ressort que la problématique de la langue utilisée ne se pose pas et ne constitue pas un obstacle à leur reconnaissance. La littérature et l'esthétique reprennent le dessus et c'est, d'ailleurs, ce que le manifeste postule :

Enfin, si nous percevons partout cette effervescence créatrice, c'est que quelque chose en France même s'est remis en mouvement où la jeune génération, débarrassée de l'ère du soupçon, s'empare sans complexe des ingrédients de la fiction pour ouvrir de nouvelles voies romanesques. En sorte que le temps nous paraît venu d'une renaissance, d'un dialogue dans un vaste ensemble polyphonique, sans souci d'on ne sait quel combat pour ou contre la prééminence de telle ou telle langue ou d'un quelconque « impérialisme culturel » (*Le Monde* 2007).

7. Conclusion

Cet article nous a permis de mieux cerner le rapport problématique qu'entretient la littérature dite « de la banlieue » avec la société française. À propos de la question de la place de cette écriture prolifique dans le paysage littéraire français et de la difficulté des auteurs en question à être reconnus comme des écrivains français et non

francophones, ainsi que des problèmes rencontrés par cette littérature pour être perçue comme une littérature française et non francophone, présente dans le paysage littéraire national, nous avons pu éclaircir deux notions majeures, responsables d'un statut marginal. Ainsi le stéréotype constitue-t-il, à notre sens, la principale cause de la stigmatisation de l'espace de la banlieue, générant naturellement une représentation assez péjorative et enfermant ces productions littéraires dans d'éternels préjugés. C'est pourquoi les auteurs issus de la banlieue tendent à travers la fiction romanesque vers un retour à la normalité. Autrement dit, ils s'efforcent de réhabiliter l'image de la banlieue en montrant qu'il existe, au sein même de ces espaces, des vies tout à fait « ordinaires » :

[...] Le souci de la « question urbaine », des marges où subsistent des difficultés d'intégration est malheureusement encore tangible. Pourtant, il serait inexact de parler d'une supposée « ghettoïsation » des banlieues que redoutent parfois les sociologues et les urbanistes. [...] Les exemples « insignifiants » de la représentation d'une apparente « normalité » sociale, que nous venons d'analyser dans les narrations, contribuent à attirer l'attention sur ce qui passe souvent inaperçu dans ces territoires, mais qui pourtant existe : l'activité ordinaire de ses habitants (Cello 2017 : 38).

C'est ainsi que dans des romans comme *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène, *Le Gone du chaâba* d'Azouz Begag ou même *Ali le magnifique* de Paul Smail, les narrateurs nous confrontent à des personnages parfaitement intègres, qui excellent à l'école (exceptée l'héroïne de *Kiffe kiffe demain* dont les résultats scolaires sont loin d'être satisfaisants) et qui entretiennent un rapport normal avec la société française. Doria, la narratrice et l'héroïne de *Kiffe kiffe demain*, ne manque pas, par exemple, d'évoquer des thématiques comme le mariage et les histoires d'amour : « J'imagine un super mariage, une cérémonie de ouf, une robe blanche avec plein de dentelles partout, un beau voile et une longue traîne d'au moins quinze mètres » (Guène 2004 : 41). Sid Ali, le héros d'*Ali le magnifique* de Paul Smail, est à l'opposé de l'image stéréotypée du jeune de banlieue, montrant par la même occasion à ce dernier le chemin du changement et de la normalité : « J'ai changé, je ne vais pour ainsi dire plus zoner aux Halles. Ce n'est plus assez bien pour moi. Dans le RER, je ne fais plus mon numéro comme autrefois : je m'assieds, si je peux, et je bouquine. Indifférent aux regards narquois des lascars » (Smail 2001 : 61).

D'un autre côté, la langue déployée dans ces narrations – dans laquelle nous retrouvons un métissage linguistique mêlant français standard, emprunts anglo-américains, emprunts arabes, manouche... et d'autres emprunts, un procédé argotique (verlan et veul) et l'usage de quelques néologismes argotiques – semble aller à l'encontre d'un idéal ou d'un imaginaire linguistique collectifs imposés par le centralisme linguistique français. Cette langue littéraire subversive, perçue comme décentrée car présentant des écarts idéologiques et linguistiques par rapport à la norme établie par l'institution littéraire française, témoignerait d'une tension entre périphérie et centre. Notre réflexion s'ouvre sur la perspective d'une littérature et d'une identité mondes supposées libérer ces écritures et leurs auteurs respectifs et les conduire vers une reconnaissance universelle, qui s'opposerait à une logique centraliste française les reléguant aux bords de la société. Mais cette nouvelle étiquette, dont bénéficient

désormais ces auteurs, va-t-elle réellement les aider à acquérir une meilleure reconnaissance et légitimité nationales ? Ou faut-il encore militer pour sortir de l'idéologie centraliste en s'ouvrant à la diversité ?

Références bibliographiques

- ABRIOUX, Ann – CHRÉTIEN, Pascale – FAYAUD, Nathalie (2011), *Le Monde en français, Student's Book*, Cambridge : Cambridge University Press.
- ÁLVARES, Cristina (2015), « D'une littérature mal nommée », *Monde francophone*, Revue en ligne. Disponible sur <https://mondesfrancophones.com/debats/francophonies-et-theories/dune-litterature-mal-nommee/> [14/7/2021].
- AVENEL, Cyprien (2009), « La construction du « problème des banlieues » entre ségrégation et stigmatisation », *Journal français de psychiatrie* 34, 36-34.
- BENAMAR, Mohammed Abdelatif (2017), « Le roman beur : du stéréotype au pastiche, le cas d'*Ali le Magnifique* de Paul Smail », *Romanica Olomucensia* 29/1, 77-86.
- BOYER, Henri (1997), « Le statut de la suffixation en -os », *Langue française* 114, 35-40.
- CELLO, Serena (2011), « Au-delà du roman beur : la littérature de "banlieue" », *I Quaderni di Palazzo Serra* 21.
- CELLO, Serena (2017), « Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne », *Itinéraires* 2016/3. Disponible sur <http://journals.openedition.org/itineraires/3595> [14/7/2021].
- DERVILLE, Grégory (1997), « La stigmatisation des "jeunes de banlieue" », *Communication et langages* 113, 104-117.
- GUÈNE, Faïza (2004), *Kiffe kiffe demain*, Paris : Hachette [réédition en 2006 dans Le livre de poche].
- GUÈNE, Faïza (2006), *Du rêve pour les oufs*, Paris : Le livre de poche.
- HARGREAVES, Alec (2014), « De la littérature "beur" à la littérature de "banlieue" : des écrivains en quête de reconnaissance », *Africulture*, revue en ligne. Disponible sur <http://africultures.com/de-la-litterature-beur-a-la-litterature-de-banlieue-des-ecrivains-en-quete-de-reconnaissance-12039/> [30/6/2021].
- HOUBEINE, Anne-Marie (2016), « Le centralisme linguistique. Brève histoire d'une norme prescriptive », *La linguistique* 52, 35-54.
- JAUSS, Hans-Robert (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Paris : Gallimard.
- JOUBERT, Jean Louis (1992), « Qu'est-ce qu'une littérature francophone ? », *Francofonia* 22, 19-29.
- LARONDE, Michel (1995), « Stratégies rhétoriques du discours décentré », dans BONN, Ch. (éd.), *Littératures des immigrations. Un espace littéraire émergent*, Paris : L'Harmattan, 29-40.
- LONGHI, Julien (2012), « Imaginaires, représentations et stéréotypes dans la sémiotisation du mythe de la banlieue et des jeunes de banlieue », dans TURPIN, B. (éd.), *Discours et sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, Paris : L'Harmattan, 123-142.
- REECK, Laura (2012), « La littérature beur et ses suites », *Hommes & migrations* 1295, 120-129.
- SMAIL, Paul (2001), *Ali le magnifique*, Paris : Denoël.
- WILLIAMS, Patrick, « Savez-vous parler banlieue ? », entretien entre des jeunes auteurs et la linguiste Henriette Walter. Disponible sur <https://www.elle.fr/Societe/Les-enquetes/Savez-vous-parler-banlieue-191765> [02-09-2021].

Références médiagraphiques

- BOOM (2019, 16 décembre). Azouz Begag : La colonisation est un viol à main armée. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=ZRuj0BvvooY>.
- BRUT (2018, 12 mars). Claire Marin : Les « jeunes de banlieues » n'existent pas. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=VbzmGh-3REI&t=60s>.
- FACULTÉ DES LETTRES DE SORBONNE UNIVERSITÉ (2019, 9 mai). La littérature francophone, sa diffusion, son enseignement. Youtube. https://www.youtube.com/watch?v=syXGPccFz_g&t=9s.
- FONDAPOL (fondation pour l'innovation politique) (2010, 26 août). Karim Amellal : Méritocratie contre discriminations. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=ptTLVA06eDY>.
- GOURDON NEGRINI, Clémence (2018, 29 octobre). Un député demande que le livre d'Akli Tadjer soit inscrit au programme de français. *France bleu*. <https://www.francebleu.fr/infos/societe/un-depute-demande-que-le-livre-d-akli-tadjer-soit-inscrit-au-programme-de-francais-154083>.
- LES AUTEURS DES QUARTIERS CASSENT LES CODES DE LA LITTÉRATURE (2012, 30 août). *Le Point*. https://www.lepoint.fr/culture/les-auteurs-des-quartiers-cassent-les-codes-de-la-litterature-30-08-2012-1500661_3.php.
- POUR UNE « LITTÉRATURE-MONDE » EN FRANÇAIS (2007, 15 mars). *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_8835.